



KADHAFI, LE TEMPLIER D'ALLAH

PAR ANNE-
MARIE
CAZALIS

L'AIR DU TEMPS
GALLIMARD

*Je dédie ce livre
au Colonel Félix Broche,
chef du Bataillon du Pacifique,
Compagnon de la Libération,
tué à Bir Hakeim en ce printemps 1942
qui vit naître le Colonel Kadhafi.*

*Il repose pour l'éternité
au cimetière français de Tobrouk,
dans cette terre de Libye
dont il fut l'un des premiers libérateurs.*

A.-M. C.

J'ai découvert Kadhafi voici trois ans. C'était à l'hôtel Ulysse de Djerba, un grand et confortable hôtel, pas très badin, mais solide, silencieux, vaste, où il est possible de ne pas croiser et recroiser ses voisins. Les vacances, c'est aussi cela, une quête de solitude.

A l'hôtel Ulysse, le gouvernement tunisien loge ses invités. Cet été-là, il y avait M. Couve de Murville, pas très badin lui non plus. Avant le dîner, le silence règne dans l'hôtel et sur la plage, où trois dromadaires indifférents attendent les clients qui ne viendront plus. On s'enferme dans sa chambre, on s'habille pour dîner. On est allemand, italien, anglais, français parfois. On parle à voix basse. Digne et respectable, tel est l'hôtel Ulysse.

A cette heure creuse, j'avais gagné au premier étage la grande salle de conférences, toujours vide, où se trouve un poste de télévision qui jette ses images dans un désert, comme un mirage. Le crépuscule est bref dans le Sud, et la Méditerranée avait déjà englouti son soleil couchant, dans des éclats orange qui font s'envoler flamants et tourterelles.

Le poste, donc, était ouvert et diffusait des informations qui n'intéressaient personne. A Djerba, il existe trois chaînes : Tunis, l'Italie, Tripoli. C'était Tripoli.

Voici ce que je vis : un tribunal d'exception, une scène exceptionnelle. Cela se passait dans une salle de cinéma désaffectée. Sur la scène, assis derrière une longue table, se tenaient, raides, quelques officiers et quelques civils. Tous portaient sur

le visage cette impressionnante gravité de l'extrême jeunesse, qui vous baigne si vous êtes béni, et que tout est encore vrai, tout encore sérieux, et que vous possédez la certitude d'incarner la justice et la vertu au milieu d'un monde corrompu.

Un Tribunal du Peuple, tel que le rêve Jean-Paul Sartre. Une sorte de Comité de Salut Public. Oui : un Tribunal révolutionnaire, dont Fouquier-Tinville eût été le plus jeune des membres. Abdessalam Djelloud ressemblait à un enfant que la maturité aurait saisi par surprise. A ses côtés, jeune, ténébreux, impassible, paraissant sorti d'un roman de Serge Dallens, je reconnus sans peine Moammar Kadhafi.

Un iman monta en chaire, sur le côté gauche du petit écran, et récita une sourate. Puis, en contre-champ, la caméra de la Télévision libyenne nous montra — me montra : j'étais seule — un vieillard décharné, pourvu d'un bouc maigrichon. Il tressautait d'indignation en levant ses bras vers le ciel, à travers les barreaux. Car l'homme était enfermé dans une cellule qui prenait sur le petit écran des allures de cage, et ses glapissements d'oiseau furieux n'en étaient que plus saisissants.

A nouveau, il y eut un plan général, qui montrait le public houleux, grondant. Puis la caméra revint sur les jeunes justiciers. Puis sur le vieil accusé. Et encore, de longues minutes durant, les jeunes justiciers parlant sans reprendre haleine. C'était interminable et fascinant.

Il s'agissait, je crois, de prévarication. Le procès dura une semaine, peut-être davantage. Chaque soir, j'en suivais les intarissables débats, qui ne passionnaient, dans le paisible hôtel Ulysse, que moi. Le verdict — une longue peine de prison, d'après ce que me fit comprendre ma connaissance de l'arabe — fut salué avec enthousiasme par la foule.

J'ignore ce qu'est devenu le vieil homme encagé comme le cardinal Balue, dans un Tripoli devenu Plessis-lez-Tours, une Libye Touraine des Sables. J'étais déjà très étonnée mais mon étonnement fut total lorsque j'appris que le vieillard n'était autre que le beau-père de Moammar Kadhafi.

Alors, je décidai d'aller voir ce qui se passait si près de moi, de quitter la douceur de Djerba pour la rigueur de Tripoli : l'île n'est qu'à deux heures de voiture de la capitale libyenne.

A Tripoli, des amis français venaient de s'installer, en

poste pour trois ans. Je leur téléphonai. Le lendemain, je partais pour la Libye.

« Apporte-nous des camemberts. Nous n'en trouvons pas ici. » Le camembert, c'était possible et naturel. Possible, car les Tunisiens en produisent, qui sont fort honnêtes. Et naturel, car les Français à l'étranger ont d'étranges nostalgies, le plus souvent alimentaires. Saucisson, vin rouge, par exemple. Mais il n'était pas question d'entrer en Libye avec de pareils présents. J'aurais goûté la prison ou, qui sait, la cage. Le jeune Saint-Just, qui rendait la justice devant la télévision et qui traduisait son beau-père devant son peuple, suit le Coran à la lettre. Le commandant Djelloud serait plus tolérant. Mais, pour son colonel, et pour reprendre la phrase révolutionnaire à peine transformée, la révolution s'arrête à la perfection de l'austérité.

Je suis donc partie à la découverte de l'austérité avec mes deux camemberts. Les fromages étaient enveloppés dans des torchons humides. Il avait plu pendant la nuit, un orage d'été, mais il faisait excessivement chaud.

Nous arrivâmes à la frontière. Hamida, le chauffeur de la voiture de louage, s'aperçut alors qu'il avait oublié tous ses papiers à Houmt Souk, la capitale de Djerba : nous étions dans le Sud tunisien, où l'on ne porte pas de cravate pour y faire des nœuds, et Djerba, l'île des Lotophages, est connue depuis l'Antiquité pour son atmosphère propice à l'oubli.

Nous étions bien toujours en Tunisie, et la Libye nous était fermée. Demi-tour ? Pas question. Pauvre Hamida, qui tenait à la main une liste interminable et inutile d'achats à faire pour sa famille et ses amis ! Pour les Djerbiens, Tripoli, c'est l'Eldorado. Tout ce que l'on désire se trouve dans des souks vastes comme une ville, tout, provenant de Hong Kong, du Japon ou d'ailleurs. Pour le Libyen, au contraire, le rêve se trouve à Djerba ou à Malte, ou plus simplement à Médenine, cité frontière, du côté où l'on peut s'attabler devant une canette de bière.

J'abandonnai Hamida, statue de sel désolée auprès de sa voiture poussiéreuse, et je partis à pied vers le pays du colonel Kadhafi. L'air était étouffant. Mes camemberts me suivaient, à moins qu'ils ne me précédassent.

Douane. Contrôle de police. La piétonne solitaire que j'étais ne parut pas étonner. Je trouvai une voiture qui m'emmena à Sabratha. Dans cette bourgade, c'était la fête, une fête militaire bien entendu, avec oriflammes, musique, discours, défilés et portraits de mes justiciers : l'anniversaire de la Révolution entre les ruines romaines.

Finalement, j'aperçus un taxi, un peu fatigué mais je l'étais aussi. J'arrivai à Tripoli. La ville ne possède ni noms de rues, ni numéros et je dus appeler mes amis au téléphone. Je les attendis, avec mes deux fromages et devant un verre d'eau colorée, dans un hôtel morose curieusement appelé « Hôtel Atlantic ». J'étais fourbue mais heureuse : j'étais passée de l'autre côté de l'écran de télévision.

Le vieil homme engagé de la télévision m'avait rappelé un autre de mes étonnements, un autre vieil homme, dont la cage était dorée et s'appelait l'hôtel Crillon. L'homme était roi et il était en visite dans la capitale de la France. La scène que je raconte se situe quelque temps avant ma découverte de la Libye.

Place de la Concorde. Là-bas, le Crillon. Il était tard dans la nuit, tôt dans la journée, trois heures du matin environ. La place était belle, elle était vide. Elle m'appartenait.

Surgit le rêve. Apparurent quatre Bédouins, vêtus de gallabieh grises comme la nuit, le chef ceint du harem — ça s'appelle comme ça — à carreaux noirs et blancs, retenu sur le front par la tresse noire. Ces apparitions, venues de la Légion arabe du colonel Lawrence, marchaient à pas lents autour de l'Obélisque.

Ces singuliers processionnaires de la nuit tenaient, agriffés à leur poing droit ganté de cuir et attachés à leur poignet par une chaînette d'or, quatre superbes faucons, fiers, royaux. Les oiseaux portaient capuchon sur les yeux, comme de minuscules bourreaux.

Il s'agissait, je le sus plus tard par M. de Saint-Q., grand voyageur et ami du roi d'Arabie saoudite, des faucons favoris de Fayçal, que Sa Majesté emmène avec lui dans ses déplacements. Ces nobles oiseaux habitaient donc l'hôtel Crillon.

Les faucons ont leurs habitudes. Comme d'autres aiment

les camemberts, ils ne peuvent se nourrir que de viande encore pantelante.

Il n'était pas commode d'égorger les brebis ou d'assommer les lièvres pendant la journée. Cela aurait pu s'entendre ou se savoir, et les clientes anglo-saxonnes du Crillon auraient pu se trouver mal. Alors, la discrétion de la nuit appartenait aux faucons et à leurs gardiens. Les caves du Crillon abritaient un abattage clandestin et, en attendant leurs proies, les oiseaux impassibles se promenaient place de la Concorde.

Si j'ai raconté cette promenade insolite de faucons saoudiens dans un Paris qui dort, c'est parce que, pour moi, c'est cela, l'Islam, un vol de gerfauts. Vous savez : ces oiseaux conquérants de Leconte de Lisle.

Le Coran les enchaîne. Le Coran... C'est au Coran que je songeais en attendant mes amis dans le triste Hôtel Atlantic de Tripoli. Je l'avais lu, mal sans doute. Mon enfance avait été sanctionnée par une autre lecture quotidienne, celle de la Bible. Chaque jour, je devais en lire une page ou deux, annoter, c'est-à-dire souligner (au crayon), ce qui m'intéressait, ou dresser un point d'interrogation devant ce qui m'échappait. La gomme soulignait d'années en années mes progrès.

Pour un Musulman, il ne saurait y avoir de points d'interrogation. Mektoub. Tout est écrit pour toujours.

Pour moi, qui ne suis pas musulmane et pour qui tout n'est pas écrit, qui suis-je aux yeux d'un Kadhafi : et que puis-je y comprendre. Réponse du Coran, dans la Sourate dite « de la Vache », verset 6 :

« Quant aux incrédules (infidèles, impies, idolâtres selon les traductions), il leur est égal que tu les avertisses ou non ; ils ne croiront pas. » Selon les commentaires de Si Boubakeur Hamza, l'explication est simple. Les termes « incrédules », « infidèles », « impies », « idolâtres » désignent les premiers adversaires du Prophète, ceux qui manifestèrent une hostilité irréductible à l'égard de La Mecque et croissante à l'égard de l'Islam. Ceux qui refusaient de reconnaître la mission de Mahomet et entendaient demeurer fidèles à la religion de leurs ancêtres, donc au vieux polythéisme arabe.

Simplicité de l'explication, mais difficulté de la traduction. La langue arabe est, pour un traducteur, matière incertaine.

Pour Kadhafi, tous les croyants sont ses frères : les Juifs comme les Catholiques, comme les Protestants. Il ne leur demande que d'avoir la Foi. Et tous sont Musulmans s'ils croient en Dieu.

Il est vrai que le colonel aime à recevoir des Protestants. Le Protestantisme se rapproche de l'Islam : dans les deux religions, il n'y a pas d'intermédiaires entre Dieu et le croyant.

Et pas d'intermédiaire entre le chef libyen et les croyants. C'est ainsi que le colonel reçut avec plaisir « les Enfants du Bon Dieu », élégiaque et innocent groupe hippie américain. Gratant la guitare et chantant *Redeviens un petit enfant pour aller au ciel*, ces jeunes gens surent retenir l'attention du chef de l'État libyen pendant une journée. Ils étaient croyants, cela suffisait pour mériter une invitation éternelle.

Ce livre est, pour moi, une invitation pour vous. Cela dit, il sera peut-être censuré là-bas. A Tripoli, il existe bien évidemment une censure. Le censeur libyen gouacha des hebdomadaires doit être un fonctionnaire très gai. Son imagination est sans limites. C'est d'abord la couverture qui est punie lorsqu'elle est trop suggestive.

Cette année 1974, au mois de février, un numéro de *Paris-Match* était illustré par une photo de Sylvie Vartan, blonde, dodue, pulpeuse, en nuisette. Le censeur libyen gouacha sur les quelques numéros destinés à Tripoli une longue écharpe grise qui serpentait, voilant les épaules, ceignant le sein que le peuple libyen ne saurait voir. Puis, ce puritain serpent cachait les cuisses roses et se lovait autour des mollets pour mourir aux pieds de Sylvie.

Souvent, les pages sont purement arrachées, mais parfois c'est aussi un lâcher de serpents qui serpentent à travers les pages des hebdomadaires et cachent aux Libyens les trésors des femmes d'Occident.

Les femmes, à Tripoli, sont invisibles ou bien elles glissent, voilées d'un haïk d'une couleur admirable qui tient du lilas et du rose fané. Mais les petites filles ont un charme de chez nous, dans leur sarrau de satinette noire, le grand col blanc, la ceinture large, les nattes ou le catogan. Des Alice au Pays des mirages.

Les grandes sœurs de ces Alice lisent un hebdomadaire

intitulé *El Baït*, « La Chambre », qui ressemble, pages de publicité en moins, à nos hebdomadaires féminins. Même courrier du cœur, avec mêmes questions et mêmes réponses, mêmes conseils de mode, de beauté, de cuisine.

Mais l'esprit est bien différent. On en jugera par ce résumé d'une nouvelle du cœur que j'ai lue dans *El Baït*. Son titre : « Je n'aime plus. » C'est la poétique histoire d'un jeune homme qui aime depuis l'enfance sa jeune voisine. Elle a des cils comme une haie drue, une bouche de cerise, une taille qui passerait dans un anneau. Enfin, il l'aime.

Et puis, un jour, Mohamed — c'est le nom du héros — rencontre Alya — c'est le nom de la belle. Horreur : « Salut Momo, lui dit Alya, je vais chez mon amie Gamira fêter son anniversaire ! » Quel dévergondage éhonté ! Quelle vulgarité occidentale ! Appeler Mohamed Momo alors que son nom est celui du Prophète ! Et aller fêter l'anniversaire de son amie alors que l'anniversaire n'est pas une fête de l'Islam, puisque le calendrier change chaque année ! Mohamed comprend qu'il s'est trompé. Il n'aime plus Alya. Fin de la nouvelle.

Pour ma part, j'espère ne pas commettre vis-à-vis de Moammar Kadhafi les mêmes erreurs qu'Alya vis-à-vis de Mohamed. Je vais donc raconter l'histoire du « Frère Colonel » : ainsi faut-il l'appeler et, quand je lui envoyai un télégramme, je dus faire effort pour employer ce titre. C'était bien la première fois que j'écrivais à un Frère colonel !

Son histoire, je la vois comme une suite discontinuée de longs récits. Ainsi procèdent les conteurs arabes qui vous transportent d'un pays à l'autre, qui vont et qui viennent car le temps n'existe pas. C'est donc une « biographie éclatée » que je livre ici.

On annonce, au moment où je polis les derniers éclats de cette biographie, que Moammar Kadhafi n'est plus le seul maître de la Libye et que le commandant Djelloud, le fidèle second, a pris en main les destinées politiques du pays. Le colonel conserverait le principal à ses yeux, le superflu aux nôtres : les « questions idéologiques ». Vrai ? Confirmé ou infirmé demain, au moment où vous lirez ce livre ? A la vérité, tout est possible, tout peut encore changer, et cet aspect des choses

n'a pas d'importance. L'importance de Kadhafi se situe ailleurs, et non pas dans des décisions ou des prérogatives d'ordre strictement politique. A sa suite, et où qu'il se situe à l'échelon libyen et à l'échelle internationale, nous entrons dans un domaine qui est étranger à la politique « pure ». Un domaine parfaitement étranger à la logique comme à la chronologie : on le verra, j'espère.

L'ordre que suit cette « biographie éclatée » n'est donc ni logique, ni chronologique. Il est intérieur et il est symbolisé, à l'extérieur, par six villes dont les coupoles coiffent chacun de ces « chapitres » qui, justement, peuvent se lire dans n'importe quel ordre. Chacun se suffit à lui-même et tous s'interpénètrent.

Car ces six villes sont toutes un aspect — et non pas un moment — de la vie de Moammar Kadhafi. Il y a Tunis, Le Caire, Sebah, La Mecque, Tripoli et Jérusalem. Il ne faut pas oublier Jérusalem...

On trouvera trace aussi, dans ce livre, de Tobrouk. Je suis allée, au cours de mes randonnées libyennes, à Tobrouk. Cette ville faisait partie de ces cités au nom magique que l'on rêve de visiter. A la vérité, c'est une ville plate, morne, alanguie autour d'une rade immense. A cause de cette rade, au cours de la dernière guerre mondiale, les hommes se sont disputé Tobrouk.

Durs combats, qui ont laissé deux traces profondes en Libye. La première, c'est le souvenir qu'ont gardé les Libyens de ce qu'ils appellent « le combat pour la liberté », le combat de la 1^{re} Division Française Libre, impressionnant exemple d'armée cosmopolite composée d'Européens, de Noirs, d'Arabes, de Juifs, de Maoris, contre les colonisateurs italiens et leurs alliés allemands. J'ai dédié ce livre à l'un de ceux qui reposent à Tobrouk.

Car la seconde trace, ce sont les cimetières militaires.

De très loin, dès que l'on s'éloigne de la mer, on aperçoit le mur d'enceinte du cimetière français et le monument aux morts frappé de la Croix de Lorraine. Comment ne pas trouver au décor désertique une certaine grandeur ? Mourir dans ce décor ne semble nullement scandaleux.

Voici maintenant le cimetière britannique. Allée recti-

ligne menant à un portail imposant; buissons d'armoise blanche; bosquets miraculeux; ordonnancement géométrique des tombes; opulence de l'ensemble.

— Si seulement le cimetière français pouvait être aussi bien tenu! soupire un Français.

Un autre ajoute :

— Et aussi riche...

Pour moi, je préfère la simplicité du cimetière français. Mon opinion se trouve renforcée par la visite du cimetière allemand.

L'endroit n'inspire pas seulement des pensées funèbres, mais une angoisse. Qu'on se figure une forteresse édifée sur l'une des rares buttes qui dominent Tobrouk. On y accède par une toute petite porte. Un couloir obscur conduit le visiteur à un patio rigoureusement carré. La lumière est riche car les murailles sont excessivement hautes. Une fosse commune, recouverte d'un gravier régulier, où l'on a entassé les morts de l'Afrika Korps. Leurs noms sont gravés, par ordre alphabétique, sur de gigantesques plaques de bronze qui tapissent les quatre côtés du monument. Voilà un ouvrage conçu pour durer plusieurs siècles!

Dans plusieurs siècles, la campagne de Libye paraîtra aussi désuète que la guerre des Gaules, mais le cimetière allemand de Tobrouk sera toujours debout.

Je ne sais si le dépouillement du cimetière français, avec ses modestes tombes, son petit mur, ses pauvres touffes de verdure, est un effet du manque de crédits. Il me plaît d'y voir une intention délibérée. Car il durera aussi longtemps que l'on n'oubliera pas les hommes qui y sont couchés. Il ne résisterait pas à deux ou trois années d'abandon. Il ne survivrait pas à l'oubli des vivants.

Quoi de plus destructeur que l'oubli? Les hautes murailles du cimetière allemand n'y résisteraient pas. En attendant, elles ne font qu'empêcher le soleil de Cyrénaïque de baigner le champ sacré. A l'entrée de la forteresse, sur une console, un gros livre noir, avec une épaisse reliure ornée d'énormes lettres gothiques, renferme les noms des morts allemands. Neuf mille morts! Entre Abel et Zitterer, il y a des centaines de Müller et des centaines de Schmidt... Et puis un très long

poème, religieusement calligraphié en écriture gothique, dont je déchiffre ces quelques vers :

*Inexorable et brutal,
Le destin nous a désignés pour le combat...
Le vent du désert nous a pénétrés,
Il a desséché nos corps et nos cœurs ;
Le vent du destin a éteint notre flamme.
Ce que nous avons été,
Vous l'êtes ;
Et ce qui nous fut imposé
Vous menace aussi.
Sur nos pas effacés
Cherchez la bonne voie
Et faites que le désert ne s'étende pas à toute la terre !*

Tunis

16-12-1972. Nuit de décembre. « Un étranger vêtu de noir et qui me ressemblait comme un frère. » Habib Bourguiba ne songeait nullement à Alfred de Musset — il préfère, on le sait, l'autre Alfred, celui de *La Mort du Loup*, Vigny — mais il se sentait seul. Ce soir-là comme tant d'autres soirs. Ce soir-là particulièrement. Il était malade. Et il était seul, seul devant son poste de télévision. L'index présidentiel se dirigea vers le récepteur. Au programme, le héros du jour, l'invité du peuple tunisien, Moammar Kadhafi. En ce moment même, le président libyen parlait dans la vaste salle du Palmarium de Tunis, et son discours était retransmis en direct, tandis que le président tunisien, son hôte, soignait sa solitude dans le palais de Carthage.

Trois jours plus tôt, il n'y avait pas eu de toasts pour célébrer l'arrivée du Libyen. Et cela, à la demande du Tunisien. Toujours lucide sur sa santé, le Combattant Suprême était accoutumé à ne rien celer des désagréments physiques qui lui interdisaient parfois de remplir convenablement ses fonctions de président de la République. Bel exemple.

Habib Bourguiba — homme fort et habitué à l'être — savait que ces faiblesses ne l'atteignaient pas. En ces temps télévisuels où, un peu partout dans le monde, le Pouvoir se personnalise à défaut d'être vraiment personnel, le Tunisien était un modèle pour les autres chefs d'État. Un malade modèle. Ailleurs, une « grippe » affole, le sérail politique s'agite, les journaux supputent. En Tunisie, l'état de santé du président ne changeait rien à l'État.

Le foie, le cœur, disait-on, étaient atteints — mais très bien soignés en Suisse. Le cerveau, en revanche, fonctionnait normalement, c'est-à-dire brillamment. Le peuple ne s'y trompait pas, qui n'appréciait guère que l'on mit en doute les capacités intellectuelles du chef de l'État. On avait parlé de dépression nerveuse et on avait eu raison. Bourguiba en avait informé les Tunisiens. Les dépressions nerveuses se soignent comme n'importe quelle autre maladie, et se guérissent.

Bourguiba n'était pas homme à se laisser enterrer prématurément. Ses ennemis — il y en avait — avaient tort de spéculer sur sa fin prochaine. Même disparu, Bourguiba apparaîtrait. Il continuerait à influencer les destinées du peuple tunisien.

Quarante années le séparent du jeune chef de l'État libyen. Quarante ans : la durée de la carrière de Bourguiba. La vie de l'un commençait au moment de la destinée de l'autre.

« J'ai pendant vingt-cinq ans lutté contre le régime colonial jusqu'à sa destruction », a déclaré en 1966 le Combattant Suprême. « Les dix dernières années, je les ai consacrées à construire un État. » En cette soirée du 16 décembre 1972, la seconde décennie de l'indépendance est largement entamée, et Bourguiba continue de construire. Bel exemple.

Bel exemple pour le peuple tunisien, pour le monde arabe tout entier. Nul ne l'empêchera d'œuvrer. Seule la maladie pourrait l'abattre. Et encore ! En 1967, il y avait eu cet accident cardiaque : « On a cru que j'allais mourir. Ils pleuraient dans les rues. Ils se croyaient tous abandonnés. » Le Père n'avait qu'une pensée : « Que vont-ils devenir ? »

Les gens qui l'approchent se récrient : « Mais vous allez très bien, maintenant ! » Oui et non. « Il faut que j'aille bien, répond-il. Si je... (ici, le regard de l'interlocuteur se détourne) si je... partais, tout serait remis en cause, ce pays livré aux divisions, aux affrontements. Tout ce qui a été entrepris serait en danger de s'écrouler. »

Et comme le journaliste hoche la tête, tout à fait convaincu, Bourguiba conclut : « Il me faut dix ans encore. » Dix années. S'en aller pour le quatre-vingtième anniversaire, en 1983. Comme le souhaitait pour lui-même le général de Gaulle,

que l'ingrat peuple français avait chassé. Il faut tenir jusque-là.

Cela fait du bien d'être seul lorsqu'on remue ces pensées au cours d'une nuit de décembre. Un jeune homme comme Kadhafi ne peut rien comprendre à cela. Il ne sait pas ce que c'est que dix ans.

Wassila s'était rendue à quelque réception. Elle était active, efficace, précieuse. La première dame de l'État. Le modèle des épouses. Hajer, charmante enfant adoptée par les Bourguiba, dormait dans sa chambre. Elle avait à peine onze ans. Sagement, le président et son épouse ne la montraient pas, mais ils ne la cachaient pas non plus. Un jour peut-être, ses faits et gestes défraieraient la chronique comme ceux des princesses Anne ou Caroline. On murmurait qu'un jeune émir du golfe Persique avait des visées sur elle. On verrait plus tard.

Bourguiba, raisonnablement, comptait sur dix belles années. Il n'avait pas à dépouiller le vieil homme. En dirait-il autant du colonel libyen ? Un coup d'État avait mené Kadhafi au pouvoir, un coup d'État pouvait l'en chasser. Certes, lui, Bourguiba, se connaissait des ennemis. Jusque dans son entourage, il le savait. Jusque parmi les membres du gouvernement, qui le guettaient, qui se posaient déjà en « dauphins », comme l'écrivait la presse occidentale. Mais aucun n'avait l'étoffe nécessaire pour lui ravir le pouvoir.

Tout était tranquille dans le palais. Les gens du service de sécurité jouaient aux dominos dans les bureaux du rez-de-chaussée ; la domesticité préparait les salons et les salles à manger pour les réceptions des jours suivants. La nuit de décembre était tombée sur l'une des plus célèbres baies du monde, où le soleil ne se couche pas à l'est comme dans le roman de Flaubert.

Au Palmarium, Moammar Kadhafi parlait depuis une demi-heure. Le Palmarium est un cinéma, le plus grand de Tunis : cela convenait parfaitement au meeting « populaire » qui avait été organisé à la demande du Libyen. Le spectacle ne figurait pas au programme prévu par le protocole, mais Kadhafi avait insisté pour prendre la parole devant deux mille cadres, libyens et tunisiens. C'était ce qu'il appelait un meeting populaire. La grande réception officielle, le discours

KADHAFI, LE TEMPLIER D'ALLAH PAR ANNE- MARIE CAZALIS

Kadhafi ? Un mystère. Voici que les radios du monde entier annoncent brusquement, le samedi 6 avril 1974, que le colonel libyen n'occupe plus de fonctions politiques. Le commandant Djelloud, son fidèle second, est à Paris, aux obsèques du président Pompidou.

C'est lui, annoncent les dépêches, qui remplace Kadhafi, tandis que le colonel, dit-on alors, n'est plus chargé que des "questions idéologiques".

Interrogé, le commandant Djelloud se contente de faire un geste de la main et d'ébaucher un sourire.

Un geste fataliste, un sourire ambigu : rien d'autre. C'est qu'il est très difficile, pour les Occidentaux, de comprendre ce qui se passe dans ce désert semé de derricks, la Libye.

La vérité y a les couleurs du mirage, elle va et vient comme les caravanes, ou comme les mots du conteur arabe. Il reste qu'un personnage hors du commun et hors du temps, le colonel Moammar Kadhafi, annonce une communauté nouvelle, la communauté islamique, et des temps nouveaux. Voici un prophète. Sa biographie éclaire le mystère qu'il est à nos yeux d'Occidentaux.

Anne-Marie Cazalis est née en Algérie, à Boufarik, place de la Colonisation, d'une famille protestante d'officiers et de pasteurs. Son père, légionnaire, est enterré à Sidi-Bel-Abbès. Journaliste, elle a obtenu le Prix Paul Valéry de poésie. Elle a publié en 1972 un roman intitulé *La Décennie* (Fayard) et un guide touristique d'un pays qu'elle connaît "par cœur" : la Tunisie (Promotion Africaine).

